

**OUELLETTE, Denise (2002) *Le golé, Saint-Boniface*, Éditions des Plaines, 127 p.
[ISBN: 2-921353-78-4]**

À l'époque actuelle des francophonies «trait-d'unionisées», que pourrait nous laisser espérer un roman ayant pour protagoniste narrateur un personnage qui, selon la quatrième de la couverture, grandit dans une famille «typiquement canadienne-française» et qui, dès le premier chapitre, «renonce pour toujours au démon, à ses œuvres et à ses pompes»? De surcroît, le «je» appartient à un personnage qui, à douze ans, est pour les uns, un bon étudiant très raisonnable pour son âge, mais pour les autres, un niaiseux «petit gars à maman» qui reste trop «sous les jupes» et de la mère et du curé (p. 7). Plus tard, pour ne pas contrarier les représentants cléricaux de l'ordre établi, mais principalement pour plaire à sa mère – catholique pieuse et pauvre, usée par une vie de résignation et de sacrifices, comme il se doit – il devient prêtre et ensuite curé dans la paroisse où il a vu le jour. Pendant plus de vingt-deux ans – le cadre temporel a pour seul repère historique la référence, vers le quart du récit, à la mort d'un cousin soldat qui a «laissé son sang dans les vieux pays» (p. 30), mais cela situe les événements du récit vers la même époque que *Bonheur d'occasion* –, le narrateur se livre à travers ses réflexions et observations, nous faisant ainsi un portrait non seulement de lui-même, mais aussi d'une époque. Car, la famille nombreuse au sein de laquelle il évolue dit bien le régime idéologique qui influe sur sa mentalité, mais aussi, forme un microcosme de la société, tant elle se compose de différentes personnalités et d'attitudes. Ainsi, par certains côtés, *Le golé* de Denise Ouellette ressemble à encore un autre récit francophone minoritaire traditionaliste, comme pour nous rappeler la distance qui sépare le roman contemporain québécois et celui des communautés franco-*tutti quanti*. Toutefois, une incontestable volonté de dialogisme fait de lui un ouvrage moderne. Aussi nous conduit-il à poser la question de savoir s'il existe une tradition moderne, une manière de conjuguer héritage avec actualité.

Fils de Fernand et Mary Dumont, Aimé est le frère de Noëlla, Jocelyne, Germaine, Anita, Blanche, Rita, Gérard, Paul et Ti-Jean. De Marie, Yolande, Harvey, aussi, mais ceux-ci sont

morts à la naissance ou avant de voir leur quatrième année. À l'ouverture du roman, tout le monde s'inquiète pour la survie du quatorzième enfant, Marthe, née depuis quatre ou cinq heures. Nommé le parrain de la dernière-née, Aimé s'engage à dès lors la protéger du mal, mais comme celle qui portait son nom dans la Bible, la filleule, contrairement à sa mère, s'occupera des choses du monde plutôt que de la parole divine. Ainsi, les deux personnes qui comptent le plus pour Aimé incarnent les deux pôles du dilemme existentiel dans lequel il s'enferme.

La «mema» (c'est ainsi qu'il prononce le terme) à qui Aimé demeure si sensible – il écrit «pauvre maman» à sept reprises –, rappelle, à quelques différences près, la mère canadienne-française la plus célèbre, Laura Chapdelaine. Femme «sans éducation, obligée d'abandonner l'école pour aider sa famille, se marier jeune, mettre au monde un enfant après l'autre, en enterrer plusieurs sans jamais avoir un moment de repos» (p. 60), Mary Dumont n'est pas heureuse d'avoir, en outre, à vivre loin du lieu de sa naissance et souhaite souvent aller «en bas». Elle vieillit, grisonne et se courbe en vivant sa vie de femme vaillante, et, à sa mort, c'est Marthe qui stigmatisera le rôle attribué à la femme dans le discours traditionaliste:

C'est pas une bien drôle de vie qu'elle a mené [sic]¹,
maman. Tout le monde ne finit pas de répéter comme
c'était une bonne femme, une bonne mère et tout ça,
mais il me semble qu'elle n'avait pas grand choix dans
l'affaire, tu trouves pas, toi, Aimé? (p. 118)

Mais Aimé, lui-même victime de ce discours-là, sent que sa sœur cadette «est en train de salir le souvenir de [s]a mère, la femme pieuse, [s]a mère la sainte» (p. 118). Aussi figure-t-il une sorte de Maria Chapdelaine au masculin: comme dans le roman de Louis Hémon, l'assimilation du discours conservateur résulte en une aliénation telle que le personnage projette d'y sacrifier sa jeunesse:

Le vent siffle, la poudrerie blanchit les fenêtres, le poêle
de la cuisine chauffe à rouge et un sentiment de triste
nostalgie m'envahit tranquillement. J'entrevois les
années de ma vie à venir, grises, obéissantes, défilant à
un rythme prescrit par une volonté autre que la mienne
(p. 93).

Chez Hémon, l'héroïne accepte de rester «au pays», mariée à un homme qui, contrairement à François Paradis, ne saurait lui faire accéder à une vie épanouie. Chez Denise Ouellette, le héros accepte de conserver pour épouse, l'Église, et non pas la femme auprès de qui il se sent littéralement vibrer. Et pourtant, Aimé est entouré de gens qui, osant vivre dans la différence, remettent en question le discours conservateur et encouragent le malheureux, directement ou par exemple, à ne plus s'en remettre à l'autorité maternelle, mais à écouter son propre cœur et à choisir la vie.

Le père fossoyeur, par exemple, au parler libéralement ponctué de jurons – il «sacre [...] moins» en présence du curé, de peur de perdre «sa bâtard de job» (p. 11; nous soulignons) – commente ainsi la pratique de payer des bancs à l'église: «Maudite religion... il faut avoir autant d'argent que ceux de l'autre bord de la *track* pour pouvoir s'asseoir comme du monde dans cette crise d'église de carton» (p. 18). En outre, et cela me semble une rareté dans le roman franco-canadien, cet homme critique l'attitude catholique envers la question de la contraception. Réagissant contre l'affirmation que chaque enfant «est un cadeau précieux du ciel», Fernand Dumont exclame à sa femme: «Des cadeaux? j'en ai reçu assez, câlisse, le maudit ciel peut donner le reste de ma part aux autres, quant à moi... » (p. 19). Or, critique de l'ordre établi, le père ne cache pas son admiration pour Marthe qui, elle, figure la femme moderne, autonome, active. Faisant fi des règles en place censées régir la vie tant personnelle que professionnelle d'une femme, elle sait défendre non seulement ses propres intérêts, mais aussi ceux de la communauté, notamment en contrecarrant le projet des «riches», visant à transformer le «golé» éponyme en terrain de golf.

Au chapitre de la polyvalence, il importe de souligner l'évolution dans l'expression du narrateur et, en fin de compte, la tentative de faire entendre le parler franco-canadien. Adulte, Aimé se distingue des siens par la langue et par ses attitudes, mais le lien avec Marthe le met en face de réalités problématiques. Adolescent, il les commentait, n'était-ce que pour dire leur opacité, faisant entendre les marques linguistiques de son milieu d'origine. Ainsi, avant que le narrateur devienne collégien au Séminaire d'Ottawa, l'oralité sert à textualiser des questions et observations révélatrices de

la naïveté du garçon, mais aussi de nombre de contradictions, injustices et préjugés socio-culturels. En outre, le garçon commente divers aspects de la société canadienne «bilingue», allant du problème de la traduction linguistico-culturelle à celui des rapports entre les Anglais et les Canadiens français, en passant par l'influence de la langue anglaise sur le français parlé au Canada. Une fois devenu collégien dans la capitale, Aimé accède à la conscience de sa différence, mais plutôt que de s'en sentir fier, il en a honte et non seulement critique les lettres familiales, mais aussi, prend l'habitude de les cacher au fond d'un tiroir. Mais le récit porte les traces d'une réalité qu'il voudrait nier, et ce, sous la forme des mots anglais que le Franco-Canadien s'est approprié. En témoignent le titre de l'ouvrage, qui vient du mot anglais *gully* pour «ravin», ainsi que onze autres mots, dont le plus original, «bréquedown» (p. 12) rappelle l'écriture innovatrice chez Jacques Ferron. François Paré a affirmé la préférence des littératures de l'exiguïté pour la langue orale, mais dans le corpus romanesque francophone du Far-Ouest, les écrivains ont tendance à employer le français «standard», ce qui, selon moi, prive cette littérature de ce qu'elle pourrait avoir de particulier. Denise Ouellette, originaire de l'Ontario, mais établie actuellement à Calgary, va peut-être contribuer à changer cela, ce que l'on souhaite.

NOTE

1. Il faut souligner le lamentable travail d'éditeur qui s'effectue encore aux Éditions des Plaines. Citons omissions, fautes d'orthographe, de syntaxe, de temps verbaux, de choix de préposition et j'en passe.

Pamela V. Sing
Faculté Saint-Jean

**SAINT-PIERRE, Annette (2002) *À la dérive, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 332 p.*
[ISBN: 2-921353-87-3]**

En principe, les recenseurs ne devraient pas recenser un livre qu'ils n'aiment pas. À quoi bon dans un sens fournir un deuxième effort pour un texte qui vous a déplu. Or, il est des moments où il faut parler: ainsi, je me vois par la force des